



HAL
open science

1,2,3... partez !

Judith Obert

► **To cite this version:**

| Judith Obert. 1,2,3... partez!. Italies, 2019. hal-02549321

HAL Id: hal-02549321

<https://hal.science/hal-02549321>

Submitted on 21 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1,2,3... partez !

Judith Obert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/italies/6864>

ISSN : 2108-6540

Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2019

Pagination : 5-15

ISBN : 979-10-320-0243-8

ISSN : 1275-7519

Référence électronique

Judith Obert, « 1,2,3... partez ! », *Italies* [En ligne], 23 | 2019, mis en ligne le 03 mars 2020, consulté le 27 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/italies/6864>



Italies - Littérature Civilisation Société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

1, 2, 3... partez !

Judith Obert

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

*Le sport se voit endosser de nombreux discours et injonctions
tout en étant souvent considéré comme trivial et secondaire.
Un jour, on le pare de toutes les vertus
pour, le lendemain, l'accuser de tous les maux. [...]
Ange ou démon¹*

L'éthique semble être l'axe autour duquel tourne la sphère sportive, l'étalon qui permet de jauger les pratiques et les individus, car d'une part le sport moderne s'est développé à partir des valeurs éthiques et morales et de l'autre le sport a un rôle de plus en plus important dans notre quotidien dont il a investi tous les interstices au point qu'on ne peut l'ignorer. Ce phénomène de société ne laisse indifférent personne et a des répercussions évidentes dans nos vies, sur le plan individuel comme sur le plan collectif en ce sens qu'il ponctue nos existences et façonne nos sociétés : « Le champ sportif n'est ni autonome ni coupé des autres sphères sociales. Il cristallise certaines problématiques plus vastes² ».

Il n'est pas autonome car le sport, les sports ne vivent pas en vase clos et ont une incidence sur la vie économique, politique, sociale, éducative et culturelle ; de plus le sport est très souvent le révélateur de réalités *a priori* sans lien avec lui : sexisme, racisme, homophobie, enjeux environnementaux...

Les diverses manifestations sportives, nationales et internationales, rythment les années et jouent un rôle économique, politique et diplomatique de premier ordre ; les sportifs sont des modèles pour les jeunes comme pour les moins jeunes, deviennent des dieux et des légendes ainsi que des produits que les clubs s'achètent à coups de millions lors des différents *mercati* ; des

1 Marie-Cécile Naves et Julian Japper, *Le pouvoir du sport*, Limoges, FYP éditions, 2017, p. 9.

2 *Ibidem*, p. 11.

produits que les médias s'arrachent pour avoir l'exclusivité des droits de transmission et engranger d'énormes bénéfices ; des produits qui produisent d'autres produits à vendre à des *tifosi* jamais rassasiés qui, en endossant le t-shirt de leur club favori, la casquette de leur écurie adorée, en enfourchant le vélo de leur coureur préféré, touchent du doigt, par procuration, l'Olympe sportive ; la mode s'empare également de cette lame de fond en misant sur le *sportswear* qui atteint même les non sportifs ou les sportifs du dimanche ; de toutes parts on nous incite à retrouver et maintenir notre forme par une pratique sportive régulière et une alimentation adaptée ; le sport, quel qu'il soit, est une porte d'entrée vers la vie en collectivité, peut permettre aux enfants comme aux adultes de s'épanouir, de développer des qualités ignorées.

On l'aura compris, le sport (terme universellement utilisé) est donc une réalité incontournable, et comme toute réalité, il peut être l'objet de représentations culturelles, d'enquêtes historiques et sociologiques : c'est ce que ce numéro d'*Italies* se propose d'aborder ; d'une certaine façon il est la suite logique et un complément des derniers numéros de notre revue sur l'image du soldat (numéros 19 et 20) et sur l'enfance (numéros 21 et 22) : en effet le sport a partie liée avec la préparation militaire, la guerre et joue un rôle central dans l'éducation des enfants. Il était donc temps de nous jeter dans la mêlée et d'analyser les « représentations du sport et des exercices du corps dans la culture italienne ». De fait cette thématique et ce phénomène n'avaient jusqu'ici pas été pris en compte de manière globale par nos différents axes de recherche et il nous semblait important de combler ce manque pour montrer que sport et culture pouvaient faire bon ménage comme le prouvent en Italie et en France l'existence de différents cursus universitaires, festivals, musées, blogs, revues mais aussi l'explosion d'essais sur l'histoire du/des sport(s), la publication d'anthologies et d'histoires de la littérature et de l'art dits sportifs. Nous avons voulu comprendre comment l'Italie – cette terre de *tifosi*, où le *calcio*, représentant suprême du sport, fait battre le cœur d'une nation et propose une version contemporaine du *campanilismo*, et où le *Giro* ameute les foules – se représentait, à travers ses écrivains, ses journalistes, ses cinéastes, ses peintres et sculpteurs, ses essayistes, la planète sport et quelle place cette dernière tenait dans l'histoire et la construction du pays et de ses habitants. L'« avant-match » de ce numéro d'*Italies*, fut la venue, lors de la rentrée du CAER en novembre 2018, de l'écrivain journaliste Luca Pisapia qui, à travers la présentation de son livre *Uccidi Paul Breitner*, s'est penché sur le foot comme dispositif de pouvoir et a ouvert de nombreuses pistes de réflexion au sujet de la planète sport.

Pour que notre revue ait une cohérence, il nous a fallu nous entendre sur le sens du terme « sport » qui est relativement récent et naît de la transformation,

au XIX^e siècle, des « jeux » en « sports » justement : le mot vient de l'anglais *disport* tiré lui-même de l'ancien français *desport* qui signifiait « plaisir, amusement » et c'est en Grande Bretagne que le sport moderne apparaît, lorsque les différents clubs édictent des règles communes, se fédèrent, créent des compétitions et exportent la pratique et les règlements dans leurs colonies. C'est bien sûr avec Pierre de Coubertin que les choses s'accélérent et que le sport se pare d'une éthique et d'une neutralité de façade alors qu'il deviendra hautement politique. Si nous nous étions tenus à ce sport moderne, nous aurions exclu de fait les siècles antérieurs au XIX^e siècle ; c'est pour cette raison que nous avons voulu intégrer les « exercices du corps » pour comprendre justement où se situaient les différences, s'il y en avait, et en quoi consiste l'essence du sport, s'il y en a une.

Les articles qui composent ce numéro montrent qu'un lien indéfectible existe entre les arts et les sports, que les différents langages narratifs, poétiques, cinématographiques, plastiques, architecturaux, musicaux et journalistiques se sont emparé des langages des corps en mouvement pour exprimer des réalités existentielles, sociales, politiques et historiques.

Ce numéro d'*Italies* se divise en cinq « manches ». La première est intitulée *Le sport avant le sport* et se penche sur l'héritage de l'art antique à sujet « sportif » sur l'art de la Renaissance jusqu'au Néoclassicisme ainsi que sur le rôle des exercices du corps dans l'éducation des jeunes gens à la Renaissance. En analysant une large palette de tableaux et de sculptures allant du *Quattrocento* au début du XIX^e siècle (Pollaiuolo, Pordenone, Canova, Appiani pour n'en citer que quelques-uns), Ilaria Splendorini montre combien l'évolution de la représentation de l'athlète grec, qu'il s'agisse du pugiliste, du lutteur ou du discobole, traduit à la fois la culture du moment, les enjeux personnels des artistes, la conception du patrimoine artistique et la nécessité pour les artistes de se nourrir des sources écrites comme de la vision directe, *in situ*, des œuvres passées pour éviter de tomber dans le piège d'un art grec mythique sans racines historiques. Fabien Lacouture s'intéresse à la place centrale que tiennent les exercices du corps dans l'éducation des enfants à la Renaissance où le « *mens sana in corpore sano* » prend tout son sens comme le montrent les trois traités étudiés (Veggio, Alberti, Piccolomini) lesquels, n'étant pas destinés aux mêmes publics, proposent des conceptions différentes du lien entre éducation et exercices physiques ; après la théorie, Fabien Lacouture prend un cas de figure concret avec « la Casa Giocosa » de Victorin de Feltre où la préparation sportive des jeunes nobles était faite en vue de leur carrière militaire ; enfin à travers l'étude de portraits de jeunes enfants, l'auteur montre que la présence d'instruments de sport, comme la raquette par exemple, servait avant tout à asseoir la position sociale du sujet.

Le deuxième « round », intitulé *Les vestiaires de l'idéologie*, est consacrée au lien entre sport et idéologie. Depuis que des compétitions sportives sont organisées, le sport a toujours été une arme politique, une manière de montrer sa puissance, une façon de se confronter à l'autre. Avec l'avènement du sport moderne, ces caractéristiques se sont amplifiées et le sport a acquis un statut jamais atteint jusque-là : avec la « *games revolution* » de la fin du XIX^e siècle, le sport, d'abord bourgeois, devient le pré carré d'une certaine élite qui ne fraie pas avec le reste du monde et qui, lorsqu'elle exporte ses sports dans ses colonies (comme le rugby et le cricket pour les Anglais), ne permet pas aux indigènes de jouer dans les équipes nationales ; dans le même temps le sport est vu par certains comme un moyen efficace de tenir les foules et d'endormir la rébellion à l'époque du capitalisme naissant (qui partage les mêmes valeurs de compétition que le sport) : c'était la vision de Pierre de Coubertin qui considérait le sport comme la meilleure voie pour empêcher la diffusion du communisme mais aussi comme le meilleur moyen de « reviriliser les jeunes Français³ » (pour de Coubertin les Françaises, comme toutes les autres femmes, n'ont qu'une fonction : couronner les vainqueurs...) afin de les préparer à la guerre ; nombreux seront les dirigeants qui voudront « reviriliser » leurs compatriotes pour les entraîner au combat ! Dans les années vingt, trente et quarante et pendant toute la Guerre froide, le sport devient le terrain de jeu où s'affrontent les nations : que l'on pense au refus, de la part des gouvernements belge, anglais et français, de faire participer l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie aux Jeux Olympiques d'Anvers de 1920, ou que l'on songe à ceux de Berlin qui voient, en 1936, les dictatures étaler leur puissance. Georges Orwell ne s'y trompera pas lorsqu'il écrira dans un article du *Tribune* de 1945 (à l'occasion de la tournée du Dynamo de Moscou en Grande Bretagne) que le sport n'était plus qu'une guerre sans les coups de feu. Même si de nos jours la situation n'est plus aussi caricaturale, le sport a toujours une forte valeur politique, comme le montrent les Jeux d'hiver de 2014 à Sotchi ou les futurs Mondiaux de football masculin au Qatar en 2022. Les équipes sportives restent donc des entités géopolitiques et le sport permet de traduire l'identité d'un pays, son unité, même si, comme nous y avons fait allusion, il peut être source d'exclusion sociale, ce qui nous fait revenir à l'idée de Pierre de Coubertin mais en la renversant : si le sport a pu être un « opium » pour amadouer le peuple et le discipliner, il s'est également fait moyen de lutte sociale, de revanche culturelle et de nos jours ils pourrait

3 Patrick Clastres, « Culture de paix et culture de guerre. Pierre de Coubertin et le Comité international olympique de 1910 à 1920 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, cité dans Marie-Cécile Naves et Julian Jappert, *op. cit.*, p. 13.

même, par des choix politiques judicieux et vertueux, être le garant d'une réelle égalité entre les citoyens.

Si sport et idéologie ont toujours été unis, seul le fascisme et, dans une moindre mesure, son pendant allemand sont abordés ici. Après l'art antique revisité par les artistes de la Renaissance et du Néoclassicisme où l'aspect idéologique n'était pas une priorité, nous entrons dans ce deuxième volet avec l'analyse d'une nouvelle réécriture de l'art antique grâce à l'article de Maria Beatrice Giorio qui explique comment et pourquoi le monde de l'art s'est emparé, pendant le *Ventennio*, du sport, répondant en cela à la volonté du régime fasciste qui voyait dans les sculptures d'athlètes la représentation du héros moderne fasciste. L'article démontre également que cet engouement pour les sujets sportifs a entraîné la création d'un genre artistique autonome dont les exposants, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ont changé de cap. Avec Antonella Mauri nous pénétrons dans un univers tout féminin : avec elle, nous comprenons l'approche moderne, bien que très intéressée, du fascisme à l'égard du sport féminin ; en effet, alors qu'une bonne partie de la société, et notamment l'Église, regardait d'un mauvais œil le sport féminin, le fascisme l'encouragea par une réelle politique éducative, non pas pour émanciper les jeunes femmes mais pour les rendre plus résistantes et augmenter leur fertilité : là encore le sport apparaît comme un outil au service du régime dont les conséquences, comme le démontre Antonella Mauri, dépassèrent les intentions de ses promoteurs. Avec Estelle Ceccarini, nous restons dans le sport féminin avec une contribution sur Giovanna Zangrandi : si cette dernière put, grâce à la promotion du sport féminin voulue par le fascisme, développer et vivre pleinement sa passion pour l'alpinisme et le ski, si elle fut, comme beaucoup, aveuglée dans un premier temps par l'embrigadement fasciste, cette formation et cette expérience de la montagne, où son corps fut mis à l'épreuve, se transformèrent en leur contraire et permirent à Zangrandi de devenir une figure singulière de la Résistance. Mais Estelle Ceccarini, dans son analyse du journal de Zangrandi, *I giorni veri*, va plus loin que la simple démonstration de ce renversement, elle nous fait comprendre que le sport permet d'interroger les caractéristiques de genre par l'exploration du corps. Le lien entre expérience de vie, exploits sportifs et identité est également au cœur de la réflexion d'Hugo Semilly sur le roman de formation de Volpone, *Il lanciatore di giavelotto*. L'auteur entend proposer une approche moins psychologisante de l'œuvre en se concentrant sur la vision du sport, du sportif, dans un contexte historico-social particulier et en analysant l'emprise de l'imaginaire du corps orchestré par le régime dont le chef est vu comme « il primo sportivo d'Italia ». Enfin, pour clore cette partie, nous laissons l'Italie pour l'Allemagne nazie où nous emmène Brigitte

Urbani qui étudie trois biographies consacrées au boxeur tzigane Johann Rubelo Trollmann et écrites par des auteurs italiens : respectivement le binôme Battaglia-Castaldi, Dario Fo et Mauro Garofalo qui proposent trois versions du prodigieux destin de ce boxeur à la carrière brisée par le nazisme. Le décryptage des trois interprétations, qui traduisent toutes la sensibilité et l'écriture de leurs auteurs, permet à Brigitte Urbani de réfléchir sur les questions de la différence, de la xénophobie et du populisme qui contaminent notre quotidien ainsi que sur le sport comme creuset pour la création de mythes et de légendes.

La façon dont les arts utilisent le sport est au cœur de la troisième « mi-temps », intitulée sobrement *Sur le terrain. Les arts rencontrent le sport*. Les auteurs ont voulu comprendre quelle place le sport jouait dans les œuvres étudiées : est-ce une place anecdotique, périphérique, centrale ? Le sport est-il considéré en soi ou devient-il métaphore, de l'existence, du dépassement de soi, de la lutte ? Structure-t-il la narration ou est-il l'image de l'écriture ? Comment l'artiste se positionne-t-il par rapport au sport et aux sportifs ? Les réponses apportées sont multiples mais on peut constater que réalisme et symbolisme se mêlent dans ces représentations, poétiques, narratives ou cinématographiques. Clémence Jeannin analyse la vision du football dans la poésie d'Umberto Saba, Vittorio Sereni et Giovanni Giudici en remplaçant chaque auteur dans son contexte : si pour Saba et Sereni le *calcio* apparaît à la fois comme le reflet d'une conscience individuelle et du sort collectif de l'humanité, si les deux touchent au sublime (Saba) ou à l'absence (Sereni) en assistant à un match, perçu comme spectacle, s'ils s'opposent à la célébration du sport individuel, typique du fascisme, en chantant les prouesses collectives et fraternelles, Giudici, qui écrit dans les années soixante, nous fait comprendre qu'une poésie qui loue la beauté esthétique et morale du foot ne peut plus exister dans une société où l'argent est roi ; le poète se fait donc plus critique envers l'objet de son écriture et adopte une position presque sociologique. Avec Sophie Nezri-Dufour, on quitte le ballon rond pour les raquettes et la terre battue du terrain de tennis des Finzi-Contini qui devient un chronotope significatif au cœur du célèbre et symbolique jardin ; le tennis, pratiqué par Bassani lui-même, devient métaphore littéraire, historique et existentielle. Grâce à cette activité des corps, le corps social de la bourgeoisie et de l'aristocratie juives se protègent, un temps, des attaques de l'histoire et le sport en lui-même devient acte de résistance mais aussi langage de la séduction. Un autre type de combat est abordé par Giuseppe Tassi qui s'intéresse à la représentation de la boxe dans le cinéma du Second après-guerre aux années soixante ; en étudiant des œuvres de Monicelli, Risi et Visconti, Tassi explique que, contrairement au cinéma états-unien qui utilise la boxe comme métaphore de la revanche sociale et morale, les trois Italiens montrent

de la boxe un visage tuméfié : les boxeurs sont des perdants grotesques et/ou tragiques, à la périphérie de la société et de l'existence. Ainsi peuvent-ils être vus comme métaphore d'une jeune Italie républicaine aux prises avec le miracle économique. Mélinda Palombi analyse l'évolution de la représentation de la nage dans différents textes d'Italo Calvino, de *Ultimo viene il corvo* à *Palomar* ; pour le *scoiattolo della penna*, qui a passé son enfance près de la mer, la nage n'est pas qu'une simple activité physique et ludique mais acquiert une fonction poétique de plus en plus marquante, elle est à la fois mouvement du corps et de l'esprit et permet aux personnages d'accéder à une autre dimension. Une autre « autre dimension » est également l'horizon qu'atteint, par la nage, le personnage de *Ferito a morte* de La Capria que Judith Obert prend comme objet d'étude. Si l'auteur napolitain a comparé son écriture à la natation et à l'art du plongeon, la nage et la plongée sous-marine acquièrent dans son roman une fonction bien particulière : elles sont l'entrée dans l'autre dimension, celle de l'Histoire. Judith Obert montre ainsi que La Capria dépasse la vision d'un sport passe-temps, d'un hédonisme superficiel et démontre que l'effort physique, représenté dans toute sa beauté charnelle, a paradoxalement une portée existentielle, politique et sociale. Justine Rabat et Manuel Esposito nous font quitter les eaux de la Méditerranée pour nous plonger dans celle chlorée de *Palombella rossa* (dont on fête les trente ans cette année) de Nino Moretti où une partie de water-polo devient métaphore politique et artistique. Si les deux auteurs montrent que la lutte entre les partis politiques est représentée par le match et que la crise individuelle du personnage incarné par Moretti reflète la crise collective figurée dans ce match chaotique, ils vont plus loin : selon eux, Moretti, en utilisant cette métaphore politique, réfléchit à son propre art et entend définir une pratique démocratique du cinéma.

Dans le quatrième « set », *Des ballons, des bulles et des notes*, les auteurs s'intéressent aux langages employés pour traduire le sport et aux significations de ces mêmes langages. Alberto Manco analyse la terminologie sportive employée par des auteurs de bandes dessinées à partir d'un corpus substantiel ; force est de constater que le langage sectoriel est absent de ces productions où le sport ne semble être qu'un cadre, presque un prétexte ; Alberto Manco s'interroge donc sur les raisons de cette absence de langage spécifique. L'article à quatre mains de Stefania Bernardini et Giuliano Scala nous fait quitter les bulles pour écouter les notes et les paroles de Ligabue. Selon eux, la chanson *Lavorando come Oriali* est, à travers la figure du *mediano*, une métaphore de la lutte sociale des ouvriers ; Gabriele Oriali, qui jouait à l'Inter de Milan, apparaît sur le terrain comme le symbole de l'homme qui s'engage pour l'intérêt collectif au lieu de courir vers une gloire toute personnelle et c'est en cela qu'il est, pour les

deux auteurs, la métaphore des mouvements ouvriers du *decennio caldo*. C'est toujours en chanson que nous poursuivons notre parcours sportif avec l'article de Gianluca Leoncini qui analyse *Leva calcistica del '68* de Francesco De Gregori en se focalisant sur l'idée de sport comme rite de passage : le *kairos* du pénalty décisif que doit tirer le jeune protagoniste de la chanson a une portée existentielle ; ce moment de choix sur la pelouse, de crise au sens profond du terme, préfigure l'homme qu'il sera.

Le cinquième et dernier « tour de piste », *Commentaires sportifs*, propose des contributions sur les supports du sport : anthologies, documentaires, articles de presse écrite, journalisme *online*, non-fiction. Comment ces différents *media* abordent-ils le sport et comment nous le présentent-ils ? Quels sont les enjeux, pour des écrivains, lorsqu'ils s'essayaient au journalisme sportif ? Comment les légendes et les mythes peuvent-ils se façonner à travers une écriture presque toujours en mouvement car sur le fil de l'actualité ? Alberto Brambilla analyse soixante-dix ans d'anthologies de littérature sportive et montre que la notion même de "littérature sportive" mérite d'être questionnée tant les écritures dites sportives sont variées et dépendent du contexte culturel dans lequel elles sont produites, de l'intérêt que porte au sport la société de chaque époque concernée. Stefano Magni entreprend l'ascension d'un mythe de l'alpinisme italien qui eut, pendant des décennies, tous les aspects du drame et devint un cas d'école médiatique. Il analyse en effet les différents textes qui relatèrent l'ascension du K2 par l'équipe d'Ardito Desio en 1954 pour montrer comment un mythe se construit et se déconstruit, il interroge ainsi ce « *giallo* » où les protagonistes s'accusèrent mutuellement de mensonge et alimentèrent une polémique qui entacha pour longtemps ce triomphe national. Giuseppe Lovito s'intéresse au peloton d'auteurs qui écrivirent sur la petite reine dans la presse italienne ; il analyse donc la spécificité de ces écritures qui dépassent la simple chronique pour tenter de restituer l'atmosphère socio-culturelle du *Giro* et du Tour de France ; à partir de textes de Buzzati, de Barthes, de Pratolini ou encore de Mura, Lovito montre que ces écrits, qui utilisent souvent le *topos* de la course comme métaphore de l'existence, en disent beaucoup sur leurs auteurs qui deviennent journalistes le temps d'un article. C'est également le cas de deux écrivains prêtant leur plume à la presse écrite que Sandrine Granat-Robert prend comme objet d'étude : elle compare les écrits de Calvino et Pasolini, envoyés spéciaux pour les Jeux Olympiques d'Helsinki en 1952 (pour *L'Unità*) et de Rome en 1960 (pour *Vie nuove*). Sandrine Granat-Robert montre que dans les deux cas ce n'est pas l'Italie que les écrivains-journalistes mettent à l'honneur mais plutôt l'URSS, même si leur approche et leurs conclusions sont radicalement différentes : si le jeune Calvino suit fidèlement la ligne du parti

et se montre caricatural, voire servile, dans son éloge de la grandeur soviétique, Pasolini, sportif convaincu, est plus subtil, plus nuancé et donc plus percutant, poussant sa réflexion au-delà de l'éloge pro-soviétique : dans ses chroniques il s'interroge sur l'esprit olympique, le sport amateur et professionnel et sur une conception ludique car plus populaire du sport, insufflant par là-même une portée politico-sociale à ses articles. Charlotte Moge décortique la construction médiatique d'un mythe, celui de Valentino Rossi, dit « The Doctor ». Dans l'Italie des années 1990-2000, sans réelles figures tutélaires, le champion de motoGP est apparu comme une sorte de héros dont les exploits ont été relatés avec verve et enthousiasme par la presse et entretenus par l'intéressé lui-même qui a su soigner sa communication et son image. Ce sont ces deux temporalités que Charlotte Moge analyse à partir d'un corpus varié (articles de la presse sportive, documents audiovisuels, biographies, recueils de photos, réseaux sociaux) ; elle montre comment le sport peut encore être le véhicule de valeurs positives méritées et se transformer en entreprise. Avec la contribution de Gerardo Iandoli, on entre dans un nouveau type de support d'écriture, la non-fiction. *Gladiatori* est un texte hybride où la narration d'Antonio Franchini est accompagnée des photos de Piero Pompili ; leurs deux langages font pénétrer dans le monde de la lutte, de la boxe, des combats de rue. Gerardo Iandoli démontre la volonté de l'auteur de démystifier la narration dominante du sport et de déconstruire la narration spectaculaire. Si le jeu peut être source de plaisir, le sport des « gladiateurs » vise la survie et combattre équivaut à se mettre en jeu sous le regard de la mort ; la mise en scène de corps souffrants qui dévoilent leur monde intime, permet de montrer la précarité et la caducité de l'existence humaine, discours opposé à la *doxa* qui veut que le sport promette l'immortalité à ses champions. Laura Guidobaldi nous fait profiter dans son article de son expérience de journaliste sportive spécialisée dans le tennis. Elle s'intéresse au cas particulier de la presse *online* qui induit la relativité du temps et de l'espace puisque les distances temporelles et spatiales sont abolies avec le web qui requiert une faculté d'adaptation importante. Laura Guidobaldi développe une réflexion sur les différents types d'écriture, de styles, de registres et de codes de communication en fonction des publics visés et des supports utilisés, ce qui nous fait comprendre, exemples à l'appui, la variété des « papiers » et l'évolution fulgurante du journalisme sportif. Cette partie se termine par l'interview, conduite par Carlo Baghetti, de Daniele Manusia et Emanuele Atturo de la revue en ligne *Ultimo uomo*. Puisque de nos jours le public peut toujours être informé, voir en ligne toutes les manifestations sportives ou presque, le journalisme sportif a naturellement changé de fonction et d'écriture grâce au web. Ainsi les journalistes interviewés affirment-ils que leur revue

fait appel, au-delà des évidentes connaissances techniques, à de réelles qualités d'écriture et estiment que les journalistes sont des auteurs à part entière qui transmettent un souffle narratif à leurs écrits et révèlent le sens profond du sport qui, sans discours intellectuel, resterait une suite incongrue de gestes et d'actions vaines. Comme Carlo Baghetti le rappelle, le message est toujours influencé par le moyen de communication choisi pour le diffuser et en cela *Ultimo uomo* entend montrer que sport et discours sur le sport ont de vastes implications, notamment politiques.

Quelles images, quelles représentations, quelles significations du sport et du corps ces articles ont-ils permis de saisir ? On note en premier lieu que l'éthique, qu'elle soit respectée ou dénaturée par les différentes idéologies, semble bel est bien être l'ADN du sport ; non seulement l'éthique purement sportive (les règles, les règlements des différentes disciplines que certains articles abordent) mais aussi (et surtout ?) l'éthique comme mise en pratique d'idées morales partagées : c'est ici que le sport peut être utilisé et/ou manipulé pour diffuser ou traduire une idéologie, quelle qu'elle soit ; on pense aussi bien aux articles traitant du sport pendant le fascisme qu'à celui sur la chanson de Ligabue où un simple footballeur devient porte-parole de la classe ouvrière, aux pages consacrées aux joueurs de water-polo ou encore à celles abordant l'éducation des jeunes nobles de la Renaissance. Le sport n'est donc jamais neutre, il est de « gauche » ou de « droite », permet à la collectivité de se retrouver, de se regrouper autour d'idées communes (on pense à Saba et à Sereni) ou favorise l'individualisme (les alpinistes du K2 qui « oublie » leurs partenaires pour atteindre seuls le sommet), voire l'exclusion quand il est entaché de connotations racistes et discriminatoires comme on l'a vu dans le cas du boxeur tzigane, des boxeurs du grand écran italien ou des jeunes Ferrarais de Bassani. Au vu de ces exemples, on comprend bien que le sport est une des clés d'interprétation de nos sociétés.

Si l'on quitte la sphère éthique et idéologique, on perçoit, à travers les différentes contributions, que le sport ouvre dans tous les cas à une autre dimension, est toujours dépassement : dépassement de soi et de ses limites physiques (la jeune Zangrandi, les alpinistes du K2, les boxeurs des rues, les cyclistes du *Giro* et du Tour de France, les athlètes des Jeux Olympiques...), dépassement de soi et de ses limites existentielles (les nageurs de Calvino, le jeune footballeur de De Gregori, le lanceur de javelot de Volponi, Zangrandi qui dépasse les genres, les spectateurs de Saba), dépassement de soi et de ses limites historiques et sociales (le nageur en eaux profondes de La Capria, le Moretti de *Palombella Rossa*), dépassement de soi et de ses limites humaines avec la création de mythes, de nouveaux héros (le champion de moto, véritable

dieu de la piste, les cyclistes dont les courses deviennent des épopées) ou à l'inverse le dépassement des limites humaines pour montrer toute la trivialité du corps humain et son voisinage avec la mort à travers la figure des nouveaux gladiateurs. Enfin nous pouvons souligner que, quel que soit le langage utilisé (journalisme, cinéma, chanson, poésie, *narrativa*, bande dessinée), chaque écriture s'empare de l'objet sport sans que l'on puisse dire avec certitude, du moins dans les exemples traités, qu'il existe une littérature, une musique, un cinéma, un art sportifs alors qu'il existe un journalisme sportif, lequel tend de plus en plus vers la narration en abandonnant la simple chronique. Cette absence, apparente, de littérature, de musique, de cinéma et d'art sportifs, n'est pas, en soi, un manque, ni la preuve que sport et culture sont inconciliables : parle-t-on en effet de littérature ferroviaire pour définir des romans comme *La bête humaine* ? De littérature minière au sujet de *Germinal* ou de *Rosso Malpelo* ? Ici comme là, c'est le sujet, l'argument qui est à prendre en considération : il est soit le thème principal, soit un outil pour aborder d'autres réalités et d'autres concepts – et nous espérons pouvoir continuer, ailleurs, cette marche au long cours en compagnie d'auteurs, d'artistes et de penseurs « sportifs ».